

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 29 (1891)
Heft: 38

Artikel: Le butin du zouave : [suite]
Autor: France, Jeanne
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-192515>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Evidemment, les raisins étaient mûrs, car tous ces messieurs se portent bien.

Cette nouvelle, qui a pu paraître insignifiante à quelques-uns, nous a vraiment réjoui, car elle semble heureusement détruire toutes les théories de M. Flammarion, d'après lesquelles l'astre du jour, affecté d'une désastreuse maladie, qui se manifeste sous la forme de taches noires, se refroidirait avec une inquiétante rapidité.

Comment avoir confiance en ces sinistres prédictions, quand nous pouvons manger impunément des raisins de Crissier le 10 septembre ?

Il y a nécessairement erreur dans les observations et les calculs du célèbre astronome. Ce sont plutôt les taches du soleil qui disparaissent et sa chaleur qui augmente.

En outre, nous sommes heureux que de pareils faits viennent réhabiliter nos pauvres petits vignobles, dont on dit parfois tant de mal.

D'ailleurs, nous estimons qu'on peut déduire des intéressants et remarquables travaux de M. le professeur Chuard, relatifs à l'influence des levures alcooliques sur le bouquet des vins, et dont tous nos journaux ont entretenu leurs lecteurs, qu'il n'y aura bientôt plus de grands ni de petits crus, — quant à ce qui concerne le bouquet du moins.

Il a en effet été constaté que la fermentation alcoolique est due à un organisme végétal microscopique, dont on connaît plusieurs espèces différentes, réunies sous le nom de levures alcooliques. Ces levures existent sur la pellicule des raisins, à la maturité, à l'état de spores.

Dès que ces levures se trouvent, par suite du foulage, baignées dans un liquide sucré, elles germent, se développent, se multiplient, tout en transformant le sucre du raisin en alcool, acide carbonique et divers autres produits, dont quelques-uns odorants, contribuent à donner aux boissons fermentées leur parfum spécial.

Il faut donc déduire de là que, dans le cours de la fermentation d'un vin, la levure contribue, dans une importante mesure, à la formation du bouquet propre à ce vin, et qu'il y aurait presque autant de variétés de levures que de crus ou de plants différents.

C'est ainsi, par exemple, qu'il existe une levure donnant au Bordeaux son fumet, et une autre qui donne au Bourgogne le sien.

Il ne faudrait donc plus attribuer les différences de bouquet des vins exclusivement à la composition chimique du raisin ou à la nature du plant ou du sol, mais prendre aussi en considération l'influence de la levure et des produits qu'elle sécrète.

Ce que nous voyons de plus important dans tout cela, c'est la possibilité recon-

nue de communiquer du bouquet à un vin qui n'en a pas, en inoculant pour ainsi dire au moût la levure d'un autre vin, de façon que le développement de celle-ci se fasse à l'exclusion des levures naturelles du moût.

Qu'est-ce qui empêchera dès lors de communiquer le fumet du Crissier à l'Yvorne, et, par une juste réciprocité, celui de l'Yvorne au Crissier ?

Le jour viendra certainement où les plus petits de nos vins pourront être mis en concurrence avec les plus recherchés.

Donc, trêve de plaisanteries sur les petits vignobles.

Nous publions, à titre de simple curiosité, les vers suivants dédiés à Alphonse Karr. Ils montreront à nos lecteurs jusqu'où peut aller la manie du calembour.

L'ÉCART DE M. DE LAMARTINE

Monsieur de Lamartine, ému d'être au rancart,
Ecrit en vers à Monsieur Karr :
Karr, auteur amusant, père de livres drôles,
Reçois mes augustes paroles ;
Puisque tu fais des fleurs et que je fais des vins,
Karr, accolons nos noms divins.
Je voudrais, au soleil, lézard dans les corniches,
Karr, t'ôt me nicher ou tu niches !
Le temps pour moi recule : en mon cœur pur miroir,
Karr, en beau l'âge te fait voir.
J'ai trop marché : veux-tu me déchausser ? et leste,
Je jette, Karr, à bas ma veste.
Dieu ! que ne puis-je à Nice et sur de verts gradins,
Comme Karr, hôte des jardins !
O Karr, os de mes os, Karr dont les mains sont braves,
Karr, casse, brise mes entraves !
Je rassurais l'Etat, souffrant d'un mal d'entrailles,
En disant : Karr, avance et raille.
Vaillant Karr, quand Ledru promenait la terreur,
Karr, ton cœur soutenait mon cœur.
Et le rouge émeutier te voyant fier loustic,
Criaît au siens : « Malheur ! Karr, hic ! »
Qui sait, en ses écrits, ce que le grand Karr fourre ?
Chers amis, n'avançons : Karr bourre,
Chacun de tes bons mots qui nous valait du pain,
Dans mon esprit laisse Karr peint.
Quel temps ! Karr, tome ancien de cette vieille histoire,
Te souvient-il de ma baignoire !
Tu me lisais Tacite, étonnant garde urbain,
Karr haut, Karr rare, Karr à bain !
En versant, Karr, à fond ce vin dur dans mon onde,
Avec moi tu sauvais le monde !
Et ma reconnaissance et mon affection
Te surnomma Karr-Nation.
Karr, ton âge encore vert, qui permet l'espérance,
Après moi te laisse la France ;
Mais, comme moi, la France, hélas ! t'a dégomme !
Est-ce, Karr, celle que j'aimai ?
Karr quoi ! l'on nous dit : zut ! Pays qui perd la carte.
Karr te fuit, avec Karr je m'écarte.
Otions de nos regards ces Français sourds et laids.
Karr, o mio, Karr, ôtons-les !
Le pays que Karr a, je le veux pour patrie ;
Où Karr est, c'est mon Icarie.
Ouvre-toi, Karr, yole où du fleuve des jours.
Triste, je veux finir le cours.

Lo syndiquo Barlaton et son vôle.

Quand on vôle se traôvê bin tsi on maitrê et que vâi qu'on est bon por li, et qu'on ne lo traitê pas coumeint on étrandzi, travaillê sein que y'aussê fauta dè lâi coumandâ et sè baillê atant dè

couson què se lo bin étâi à li. Ne se conteintê pas dè derê : « Noutron maitrê » ; mâ quand dévezê dâo trafi, ye dit : « Noutron domaino, noutro troupê, noutre n'appliâ » tot coumeint se l'étâi lo vôle dè la mâison. Et on âmê bin cein ourê d'on vôle ; kâ cein prâovê que fâ coumeint se tot étâi sin, et quand on travaillê po sè, on fâ dâo mî qu'on pâo.

Lè bons maitrès font lè bons vôle, s'on dit, et çosse l'est bin verê ; assebin on maitrê que compreind se n'affêrê et que vâi que pâo sè fiâ à cé que lo sai, lo laissê lo pe soveint fêrê à sa guisa, lo consurtê po çosse et cein, et ein lâi fa-seint dînsê vairê que tint à li, l'est pe su d'êtrê bin servi qu'ein bordeneint et ein faeint lo pottu.

Mâ dâi iadzo que y'a s'on lè laissê trâo fêrê âi maitrès, y'a dâi vôle, que sè crayont pas d'obedi d'obêi quand lo patron coumandê oquiê ; mâ se lo patron sâ s'ein ein preindrê lè z'a bintout remet âo pas sein lè z'eingrindzi.

Lo syndiquo Barlaton avâi po vôle on certain Moise qu'étâi on sâcro à l'ovradzo et qu'étâi mé à profit po lo syndiquo què se l'avâi étâ por li. Assebin lo syndiquo lo laissivê fêrê et tot allâvê bin.

On dzo dè fénésons, on deçando, que l'aviont ramassâ onna troupa dè tsai dè fein, la fenna à Barlaton, qu'avâi fauta d'on bouli po lo leindéman, dit à la serveinta, dévai lo né, d'alla ein vela po lo queri, et po fêrê onco d'autrès coumechons, mâ coumeint la pernetta ne poivê pas tot apportâ, la syndiqua dit à se n'homme que faillâi allâ avoué lo tsai.

— Moise ! se criê lo syndiquo âo vôle, quand l'aré gouvernâ, tè foudrà appliyi po vito menâ la Rosine ein vela, po queri dâi coumechons.

— Mè tsévaux sont trâo fatigâ, noutron maitrê, repond Moise que ne sè tsaillessâi pas d'allâ, et qu'avâi onna deint contrê la Rosine !

Lo syndiquo, que lo savâi, et que volliâvê portant êtrê obêi, lâi fâ :

— Tè tsévaux sont trâo fatigâ ?

— Oi.

— Eh bin, appliyê lè mins !

Moise a comprâi que n'îavâi rein à repipâ, et sein ousâ fêrê vairê que cein l'eimbétâvê, l'a fê cein qu'on lâi coumandâvê.

LE BUTIN DU ZOUAVE

par JEANNE FRANCE.

III

Le soleil, en se levant, éclaira une œuvre de destruction bien plus considérable que nous ne pouvions le supposer ; les vaisseaux russes mouillés dans la rade coulés... quelques vapeurs enlevaient les derniers fugitifs... les incendies s'allumaient de toute part... quelques exaltés cherchaient encore à en allumer de nouveaux... A cette vue, un certain nombre de colonnes furent lancées

sur la malheureuse ville. Sébastopol était à nous...

L'un des premiers, non plus à la tête d'une petite escouade, mais d'une compagnie, car la mitraille avait décimé ses officiers, le sergent Francis pénétra dans Sébastopol.

Le hasard, certains diront la Providence, le fit pénétrer dans une maison d'aspect opulent qui paraissait abandonnée comme toutes les autres.

Les objets précieux abondaient ; il y avait là pour chacun une fortune à conquérir... l'incendie menaçait ce logis... les maîtres en avaient fui... Nos zouaves ne pouvaient éprouver aucun scrupule, ils se ruèrent tous sur ces riches épaves ; Gaspar était là et ne se montrait pas un des moins ardents.

Avant de les imiter, le sergent songea à pénétrer plus avant ; il monta au premier étage... Il n'y était pas encore quand des cris déchirants lui firent hâter le pas.

Une jeune femme, une mère sans doute, était étendue sur le tapis d'un appartement splendide ; la malheureuse, atteinte par un obus, était là, morte, défigurée, baignée dans son sang ; un pauvre petit enfant, que les bras raidis du cadavre enserraient encore, tout couvert du sang de sa mère, poussait les cris lamentables qui avaient attiré le sergent de ce côté.

Le premier mouvement du brave Francis fut de dégager le pauvre petit être et de s'assurer qu'il n'avait aucune blessure... le second le porta à jeter un coup d'œil autour de lui.

La fortune rêvée était là, sous sa main... des aiguillères d'argent, une cassette remplie de bijoux, une statuette de marbre qui à elle seule devait valoir une fortune, de nombreux objets d'art...

Il n'avait qu'à choisir dans le tas et à emporter ce que ses forces lui permettraient ; une fois tout cela en sûreté, il était riche, il pouvait acheter le domaine convoité, et Catherine était à lui !

Mais l'enfant, qui ne l'avait pas lâché, se cramponnait à son cou, pressentant, avec cet instinct infailible de l'enfance, un sauveur dans cet homme inconnu, il lui balbutiait des supplications en son langage étranger, approchait sans crainte sa petite figure douce de la rude barbe du zouave, le regardait de ses beaux yeux bleus encore tout pleins de larmes.

Quelque chose d'inattendu se manifesta dans le cœur de Francis... un sentiment indéfinissable et puissant le remua tout entier... cette femme, étendue sanglante à ses pieds, dans sa riche parure souillée de sang, lui rappela vivement l'humble villageoise à laquelle il voulait donner son nom... si elle était là, elle lui crierait sûrement d'exaucer le suprême vœu de la morte en protégeant le petit orphelin.

Et l'être frêle et gracieux dont les minognes mains s'attachaient à lui, évoquait le doux fantôme de l'enfant qui plus tard esrait le sien peut-être... Ah ! faire pour celui-là ce qu'il voudrait qu'au cas échéant on fit pour son fils à lui !

Dédaigneusement, héroïquement pouvons-nous dire, il repoussa du pied une magnifique aiguillère d'argent qui avait roulé jusque-là, posa le petit à terre en lui adressant son meilleur sourire pour le rassurer, en-

leva la morte, la déposa sur un lit, détacha de son bras un bracelet où étaient gravées des armoiries, en grommelant que ce serait un souvenir pour le mioche, puis recouvrit pieusement la malheureuse femme.

Cela fait, il tendit les bras à l'enfant, l'installa commodément sur son bras gauche, et se voyant une main de libre, jeta d'instinct un regard autour de lui, pour chercher ce qu'il pourrait emporter de ces richesses malgré tout convoitées.

Ce fut son fusil qu'il aperçut, son vieux compagnon de lutte, l'arme qui lui avait été confiée par ses chefs...

C'était son vieil honneur de soldat, ce fusil...

Et ce fut le fusil qu'il emporta...

— Je reviendrai, se dit-il en manière de consolation, au moment de franchir le seuil.

Une épaisse bouffée de fumée, pénétrant soudain à travers les draperies d'une fenêtre, l'avertit que l'incendie était proche, que lorsqu'il reviendrait le palais serait en cendres.

Alors, pour ne pas céder à la tentation, il se sauva comme un fou, d'une main étreignant l'enfant sur sa poitrine, de l'autre, serrant convulsivement le canon de son fusil.

Dans le vestibule, il rencontra Gaspar et quelques autres qui se retiraient chargés de butin ; leur surprise fut grande en voyant le sergent chargé de cette proie charmante mais peu productive ; quelques blâmes surgirent.

— Il sauve des Russes, maintenant.

— Un petit mécréant dont le père et le frère nous ont peut-être tiré dessus...

— Si c'est là tout ton butin...

Un bon sourire s'épanouit sous la moustache du digne garçon.

— Oui, c'est là tout mon butin... J'étais libre de choisir... Cet innocent n'a pas tiré sur nous, lui... et l'un de nos obus a tué sa mère, là-haut... Je l'emporte, je l'adopte... que ceux de mes camarades qui pensent comme moi m'aident dans ma tâche et le petit orphelin ne sera plus seulement le fils d'un pauvre sergent, mais l'enfant du 1^{er} régiment de zouaves.

— Vive l'enfant du 1^{er} de zouaves ! hurlèrent-ils tous électrisés.

Le petit Russe était adopté.

Depuis ce jour, le petit étranger fut l'enfant gâté, le joujou, le bonheur du 1^{er} régiment de zouaves ; depuis le dernier troupière jusqu'aux officiers, tous l'aimaient et tous en étaient aimés ; seulement, Francis demeurerait son père préféré... ce petit cœur d'élite n'oubliait pas l'horrible scène et celui qui l'avait sauvé.

On rentra en France... les deux *pays* obtinrent un congé et allèrent chercher leur arrêt... Gaspar était fièrement sur sa poitrine la médaille militaire, et faisait sonner dans sa poche une bourse bien garnie de louis d'or... Francis n'avait toujours à présenter que ses galons de sergent... son colonel lui avait bien promis qu'il le ferait passer officier s'il restait au régiment, mais qu'importait à Catherine?... Le pauvre garçon se croyait condamné.

— Je me consolerais avec mon enfant d'adoption et mon grade d'officier, pensait-il. Avec cela je ne serai pas trop à plaindre.

Et néanmoins, il avait le cœur bien gros.

Ce fut un soir, un glacial soir d'hiver, que nos deux héros, après avoir embrassé leurs mères, se rendirent chez Catherine ; elle était seule au coin du feu avec son aïeule, l'unique parente que la mort lui eût laissé, une femme d'un rare bon sens et de grand cœur. Tout fier, Gaspar montra sa médaille et énonça le chiffre de sa fortune. Humblement, Francis se taisait.

— Et vous, M. le sergent, fit la jeune fille avec un regard encourageant, qu'avez-vous à me dire ?

Tout simplement, il se mit à narrer sa charitable action ; en contant, il s'échauffa, décrivit presque éloquemment la scène, cette femme ensanglantée, l'enfant dans les bras du cadavre et appelant au secours, la tentation héroïquement refoulée, cette sortie d'une maison pleine de richesses avec l'enfant d'un côté et le fusil de l'autre.

Quand il eut terminé, il s'aperçut que Catherine pleurait.

Sans mot dire, la jeune fille se tourna vers son aïeule, l'interrogeant du regard.

— Celui qui, entre la richesse et le salut d'un pauvre être inconnu, fit la vieille d'une voix sententieuse, a choisi comme Francis l'a fait, sera toujours un bon chrétien, un honnête homme et le meilleur des pères... Maintenant, ma fille, tu es libre.

— Je pensais comme vous, bonne maman, prononça Catherine avec une délicieuse simplicité.

Et, au grand étonnement des deux soldats, ce fut à Francis qu'elle tendit la main.

Le premier régiment de zouaves eut la douleur de se voir enlever son fils d'adoption ; prévenue, sa famille l'envoya chercher ; le même messager qui devait le reconduire en son pays, avait mission de faire accepter une magnifique récompense à celui qui l'avait sauvé. Tout d'un coup, Francis s'est trouvé le plus riche de son village... déjà il en était le plus heureux... nous croyons qu'il en a toujours été le plus honnête et le meilleur.

FIN

Le caractère d'après les ongles. — A quelle partie du corps ne s'est-on pas attaqué ? Quelle partie n'a-t-on pas étudiée pour chercher à deviner le caractère des gens ? Après les bosses du crâne, les lignes de la main, la longueur du nez, voilà qu'on s'en prend aujourd'hui aux ongles des doigts.

Les observateurs assurent, en effet, que les ongles longs et effilés veulent dire imagination et poésie, amour des arts et paresse ; longs et plats, c'est sagesse, raison, et toutes les facultés graves de l'esprit ; larges et courts, colère et brusquerie, controverse, opposition et entêtement ; bien colorés, vertu, santé, bonheur, courage, libéralité ; ongles durs et cassants, colère, cruauté, rixe querelle et meurtre ; recourbés en forme de griffes, hypocrisie, méchanceté ; mous, faiblesse de corps et d'esprit ; ongles courts et rongés jusqu'à la chair vive, bêtise et libertinage.